Ami du Clergé du 5-12 juin 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — Objet de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, 217.
Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Le Précurseur du Christ, 219.
Causeries sur la Messe. — XIX. Le Canon, 221.
Causeries liturgiques. — XI. L'Ascension de Notre-Seigneur, 223. — XII. La fête de la Pentecôte, 223.
Petits prônes sur les commandements. — XII. *Premier commandement de Dieu* : Le culte des Saints, 224 ; — XIII. Le culte de la Croix, 226.
Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — XIV. Ste Thérèse, Patronne de la France, 227.
Panégyrique de la Bienh. Alix Le Clerc, 230.
En lisant. — Moyen Age et civilisation catholique, 232.

POUR LA FETE DU SACRE-CŒUR

OBJET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Mes frères,

Quand la reconnaissance humaine cherche, pour se traduire, une expression qui y corresponde avec exactitude, — surtout lorsqu'il s'agit de marquer la persistance du souvenir d'un homme, — elle trouve le plus souvent une phrase comme celle-ci : « Il est mort, mais il nous a laissé son cœur ». On veut signifier par là qu'il n'est pas mort tout entier, mais qu'il vit encore par le souvenir de ses bienfaits, ou bien par ses manières de penser et d'agir.

Lorsque la chose est possible, on va plus loin et l'on conserve le cœur de chair d'un être vénéré et aimé. Qu'il me soit permis d'évoquer ici l'émotion indicible éprouvée un jour dans la sacristie de l'église d'Ars, en tenant dans mes mains le reliquaire où je voyais de mes yeux le cœur même du saint curé. Il n'est pas possible qu'un cœur de prêtre ne soit pas ému, je dirai même bouleversé, de tenir entre ses mains le cœur d'un saint et de songer, fût-ce dans la rapidité de l'éclair, aux sentiments d'amour qui l'ont fait battre.

Mais si cette vérité nous frappe, quand il s'agit du cœur d'un homme, nous n'aurons aucune difficulté à l'admettre, quand nous parlons du cœur de l'Homme-Dieu. Quelle n'eût pas été notre émotion, s'il nous avait été donné de lui offrir l'abri de nos deux mains d'hommes coupables, et de poser humblement nos lèvres tremblantes sur sa chair sacrée, puisque la vue et le toucher du cœur desséché d'un grand saint suffit déjà à nous émouvoir !

A la lumière de ces pensées, efforçons-nous de comprendre la dévotion au Cœur sacré de Jésus et d'en préciser l'objet, et pour y parvenir rappelons-nous qu'il a fourni le sang de Jésus, qu'il a vibré de toutes ses émotions, et qu'il nous a aimés infiniment.

I. — *Le Cœur de Jésus, réservoir du sang sacré*

Si nous nous demandons à quoi s'adresse notre hommage dans notre dévotion au Cœur de Jésus, nous répondrons en premier lieu : au cœur de chair qui battait dans sa poitrine. N'est-ce pas ainsi que l'entendait Notre-Seigneur lui-même, quand il montrait son cœur à sainte Marguerite-Marie et lui disait : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour » ? L'Eglise, en nous présentant dans l'office de cette fête le « cœur de Jésus transpercé par la lance », le comprend ainsi.

A vrai dire, tout est adorable dans la sainte humanité de Jésus. Mais l'Eglise ne sépare jamais une partie de ce tout divin, si noble soit-elle, pour lui rendre, en vue d'elle-même, un culte particulier. Elle pourrait le faire, par exemple pour l'épaule qui porta la croix ou les mains qui furent transpercées ; il semble qu'elle craigne les indiscrétions d'une certaine piété qui finirait par négliger l'essentiel pour s'attacher au détail.

Il a fallu une révélation de Notre-Seigneur lui-même et les pratiques d'une piété qui se répandait déjà dans le monde catholique, pour qu'elle déclarât légitime le culte rendu au Cœur de N.-S. Jésus-Christ.

C'est que, dans l'être humain, le cœur est un organe à part et l'on s'est toujours plu à en reconnaître la singulière noblesse. C'est lui qui pousse dans les artères et dans les veines le sang, ce liquide précieux qui nourrit les cellules, et contribue ainsi puissamment, non seulement à la vie mais encore au développement de la vie.

En ce qui concerne Notre-Seigneur, c'est donc lui qui a rempli ce rôle vivifiant dont nous parlions à l'instant, en portant à travers les vaisseaux sanguins la vie dans le corps de Jésus. Ce cœur, tout petit à la naissance de l'Enfant-Dieu, a grandi comme le petit être à qui il apportait généreusement le liquide nourricier, soit pendant l'enfance de Jésus, soit pendant les pénibles travaux de Nazareth, soit pendant les courses en Galilée et en Judée. Et si le sang divin coula aux heures de la flagellation, du couronnement d'épines, de la marche atroce au calvaire, jusqu'à la mort du Rédempteur, n'est-ce pas toujours sous l'impulsion de son cœur de chair ?

Enfin, lorsqu'il eut cessé de battre, que tout fut consommé, après l'épuisement total du divin Crucifié, qui donc témoigna qu'il avait tout donné, puisque de la blessure ouverte par la lance il ne jaillit que quelques gouttes de sang et de l'eau, sinon toujours ce cœur de chair ?

Admirons combien Jésus eut raison de demander cet hommage particulier à la partie la plus noble de son corps, et notons au passage que ce culte ne se confond pas avec l'objet de la Fête-Dieu, que nous célébrions hier, puisque celle-ci n'est pas tant la fête du corps de Notre-Seigneur, que la fête de la présence eucharistique, la fête du Saint-Sacrement.

II. — *Le Cœur de Jésus, centre de ses émotions*

En second lieu, le cœur de Jésus fut l'organe qui vibra, c'est-à-dire qui reçut le contre-coup direct de tout ce qu'il ressentait dans son âme.

Il est nécessaire de vous rappeler ici, m. f., au risque peut-être de vous surprendre, que dans un être humain ce n'est pas, à proprement parler, le cœur qui aime, mais la volonté. Le cœur, en effet, est un muscle qui se contente de recevoir les ordres du cerveau : c'est bien le cerveau qui commande en maître. Mais il se passe ceci, qui a pu faire croire que c'était le cœur qui aimait : aussitôt qu'un objet

extérieur, ou bien un sentiment intérieur, déclenche une émotion, le cerveau en prend conscience, et les relations du cerveau au cœur sont d'un ordre si intime qu'immédiatement le cœur en subit le contrecoup et bat plus vite.

C'est donc parce que le cœur de Jésus fut le centre réceptif de toutes ses émotions d'Homme-Dieu qu'il devient l'objet de notre vénération.

Le cœur de l'Enfant-Jésus a connu des tristesses et des angoisses, des joies très douces aussi ; pouvons-nous penser que la vie cachée à Nazareth n'a pas fait vibrer son cœur de tendresse pour les deux êtres exceptionnels qui l'entouraient, sa mère et quelle mère ! son père adoptif, et quel être idéal de justice et de pureté !

Ne battait-il pas plus fort, quand Jésus était le spectateur attristé du peu d'amour que son Père recevait des hommes, quand il côtoyait des misères physiques ou morales qu'il ne jugeait pas opportun de soulager, quand quelque client grincheux lui faisait des reproches injustifiés sur son travail d'ouvrier ?

Et quand on songe que Jésus fut la nature la plus exquise qui paraîtra jamais sur la terre, que ses facultés humaines possédaient une délicatesse, une sensibilité qu'il nous est impossible même d'imaginer, on peut au moins se dire que le cœur de Jésus a vibré plus que tous les autres cœurs d'hommes et que, par conséquent, la souffrance prenait en lui un caractère d'acuité très grande.

Il a vibré, le cœur de Jésus, d'une angoisse extrême, à l'heure de l'agonie, quand son humanité a failli chanceler sous le poids de tous nos péchés. Si l'Evangile nous rappelle que Jésus sua le sang, ne devons-nous pas nous demander quels tourments horribles dut éprouver son pauvre cœur, alors que Jésus avait la conscience extra-lucide de tous les péchés qu'il lui fallait porter à lui seul ? Il comprenait, lui, le péché et son horreur, et l'outrage qu'il constituait à la bonté de Dieu ; et plus on aime quelqu'un (et ce Quelqu'un, c'était Dieu) plus on souffre de le voir méconnu et outragé, surtout lorsque cet outrage déborde le temps et les âges et ne doit prendre fin qu'avec l'humanité pécheresse.

Il est vraiment digne de notre culte, le cœur sacré qui fut le reposoir de tous les sentiments de l'Homme-Dieu.

III. — *Le Cœur de Jésus, symbole visible de son amour pour nous*

Mais pour que Jésus soit intervenu lui-même dans l'histoire de la dévotion à son cœur sacré, il fallait une raison divine. C'est que Jésus s'est donné tout entier et que son amour n'a pas été compris ; alors, usant de notre langage à nous, il nous a montré son cœur comme symbole de son amour : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ». L'objet principal, sinon complet, de cette dévotion, c'est bien le cœur de chair, symbole de l'amour.

Ainsi la dévotion au cœur de Jésus, tout en allant à son cœur de chair, n'y va pas pour s'y arrêter : elle y va comme au symbole de son amour, comme au signe expressif de ce qu'il a été, de ce qu'il a fait et souffert pour notre amour. C'est donc le cœur aimant que nous honorons. Ce n'est ni l'amour tout seul, ni le cœur tout seul : c'est l'amour de Jésus « sous la figure de son cœur de chair », comme dit sainte Marguerite-Marie ; c'est le cœur de chair, non pas seulement comme une relique précieuse entre toutes, mais comme emblème de son amour pour les hommes (P. Bainvel).

D'où l'on peut dire qu'il y a deux objets dans cette dévotion : l'un principal, qui est l'amour de Jésus pour nous, l'autre secondaire qui est le cœur. Ces deux éléments sont essentiels, comme l'âme et le corps de l'homme, ils ne peuvent pas être plus séparés qu'on peut le faire pour l'âme et le corps.

Cet amour de Jésus que son cœur nous rend sensible, aimons surtout, selon le désir même de Jésus, à le considérer sous un double aspect : l'amour débordant pour les hommes et l'amour méconnu.

Amour débordant. « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes... » C'est Jésus qui se rend témoignage à lui-même, comme si toute sa vie, avec ce qu'elle contenait de souffrances de toute sorte, était insuffisante pour nous convaincre. Il est vrai que nous nous habituons si facilement à être traités somptueusement par le bon Dieu ! Nous semblons vraiment oublier que nous devons tout ce qui fait la noblesse de notre âme à la bonté gratuite de Dieu. Les mots d'Incarnation, de Rédemption, d'Eucharistie, de grâce, nous sont si familiers, qu'à force d'entendre dire que cela a été, nous en arrivons à penser que cela devait être. Aussi Jésus, qui nous chérit d'un amour infini, parce qu'il mesure notre inconstance et notre ingratitude, a voulu nous rappeler son amour et attirer notre attention si légère, sur son cœur qui en est le symbole visible, non pas certes pour savourer la joie de la reconnaissance, mais pour nous attirer à la réciprocité : ne sait-il pas que dans les âmes bien nées l'amour appelle l'amour ? Amour débordant.

Amour méconnu. Hélas ! cette dilection inouïe n'a pas porté les fruits que son divin auteur attendait. Lui qui savait tout, qui a payé par avance tous les péchés de l'humanité, il a donc souffert, par avance aussi, — puisque maintenant il ne souffre plus, — de toutes les ingratitudes, de tous les abandons dont il sera abreuvé jusqu'à la fin du monde.

Mais nous pouvons dire de même, — et combien cette pensée est réconfortante ! — que nos actes d'amour actuels, nos efforts, nos actes de générosité, connus de Jésus pour qui tout était présent, ont pu le consoler à l'heure de l'agonie, revanche tardive des cœurs humains qui ont compris l'amour de leur Dieu.

* *

La dévotion au Sacré-Cœur a vu son objet s'étendre de jour en jour : du cœur divin, symbole d'amour, on a passé insensiblement à la vie de son cœur, à ses vertus, puis à la personne même, à tel point que, voulant désigner Jésus, on lui donne communément le nom de Sacré-Cœur.

Rappelez-vous toutefois, m. f., que, plus strictement, cette dévotion s'adresse à son cœur de chair qui a saigné, vibré et demeure le symbole parlant de son amour débordant et trop méconnu.

Ne soyez pas des ingrats. Puisque Jésus a donné sans compter, ayez la sainte ambition de lui rendre sans mesure son amour. Il vous demande seulement qu'en accomplissant avec conscience, générosité et amour, les mille détails de votre vie quotidienne, en vous oubliant pour les autres, puisqu'il est mort pour tous les hommes, vous lui donniez votre cœur, comme il a donné le sien pour vous. Ainsi soit-il. M. L.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

LE PRÉCURSEUR DU CHRIST

Mes frères,

La fête du grand saint que nous célébrons en ce jour a beaucoup perdu de son antique solennité. Pour célébrer sa nativité (notons en passant qu'on ne réserve une telle gloire qu'à Marie, mère de Jésus, et à Jean-Baptiste, son précurseur), on se préparait, non seulement par une vigile solennelle, mais encore par un carême entier, qui rappelait par la sévérité de ses prescriptions l'Avent du Sauveur.

Les prêtres célébraient, ce jour-là, trois messes : la première, à la nuit close, rappelait son titre de précurseur ; la seconde, à l'aube, honorait son baptême ; la troisième, à l'heure de la grand'messe, exaltait sa sainteté. Et le soir s'allumaient les feux de la Saint-Jean symbolisant, à travers toutes nos campagnes, la joie universelle qui devait accompagner la naissance miraculeuse du fils de Zacharie.

Aujourd'hui ce triomphe est plus modeste ; et si le nom de Jean-Baptiste demeure inscrit dans nos grandes prières liturgiques, comme le *Credo* et les Litanies des saints, si nous lisons à la fin de chacune de nos messes la page célèbre de l'Evangile de l'autre Jean où il est question de lui, il nous faut constater néanmoins que son culte est loin de présenter les mêmes caractères de solennité grandiose.

Attachons-nous cependant à déceler les causes d'un tel culte, afin de mieux éclairer notre piété envers ce grand saint, dont Jésus lui-même a pu témoigner que « parmi ceux qui sont nés de la femme, nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste ».

Et puisqu'il reste, dans l'Evangile comme dans la vie chrétienne, le précurseur, c'est-à-dire l'annonciateur du Christ, efforçons-nous d'abord de comprendre sa mission de précurseur. Tout naturellement nous serons amenés, dans notre seconde partie, à considérer que chacun de nous doit jouer, auprès de ses frères, comme un nouveau Jean-Baptiste, le rôle de précurseur du Christ.

I. — *Jean-Baptiste, précurseur du Christ*

Pour parler de Jean-Baptiste, on est plutôt gêné par l'abondance des matériaux évangéliques que par leur pauvreté : il est certainement, après Jésus, celui sur lequel nous soyons le mieux renseignés. Sa naissance, sa prédication, ses aventures tragiques et sa mort dans la prison de Machéronte, nous sont connus et l'on peut parler de lui sans qu'il soit besoin de faire appel à d'autres témoignages qu'à ceux que nous livrent les Evangiles.

Pour nous limiter aujourd'hui à sa mission de précurseur, cherchons à en pénétrer le sens en étudiant son message et sa vie elle-même.

A. *Son message.* — De très bonne heure Jean est attiré par le désert : la solitude et la mortification appellent les âmes généreuses à la vie du dedans avec Dieu, loin des agitations serviles du commun. Puis, l'heure venue, il commence à prêcher et son emprise est telle sur les foules que le gué de Béthabara où il parle et baptise devient rapidement un centre religieux.

a) A cette foule bigarrée, avide de divin, que dit-il donc ? En un mot sa vie et sa prédication n'ont qu'un but : créer dans les âmes un climat où la parole du Christ pourra germer et fructifier. Avant toute chose il veut des âmes pures et détachées d'elles-mêmes. « Faites pénitence, leur répète-t-il, car le règne des Cieux est proche ». Il redit les paroles célèbres du prophète Isaïe : « Voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers ; tout ravin sera comblé, et toute montagne et toute colline abaissée, et les chemins sinueux deviendront une voie droite, et les raboteux des chemins unis, et toute chair verra le salut de Dieu » (Luc, III, 4-7).

La foule attentive, nourrie des pensées prophétiques, comprend ce dont il s'agit : les voies du Seigneur à préparer, les chemins tortueux à redresser, tout cela signifie une purification intérieure qui doit réformer la vie, en la débarrassant de ses scories, et l'orienter définitivement vers le Messie attendu.

Par ailleurs, Jean joindra à la parole le geste symbolique de la purification dans l'eau du Jourdain, signifiant par là que, de même que l'eau nettoie les souillures du corps, la parole de Dieu doit purifier les âmes, en les amenant d'abord au regret de leurs fautes, puis à une vie plus sincère au service du Maître éternel. Message purificateur.

b) Message de lumière. Quand il voit les âmes mieux disposées, Jean livre l'essentiel de son message. « Moi, dit-il, je vous baptise dans l'eau, pour la pénitence. Mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi : lui dont je ne suis pas digne de porter les sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et par le feu. » Ainsi parle le précurseur, au témoignage de S. Matthieu ; et Jean l'évangéliste ajoute cette parole que vous connaissez bien et qui porte tant de lumière en elle : « Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas... Il faut qu'il croisse, Lui, et que, moi, je diminue ».

Le grand humble qu'était Jean-Baptiste ne voudrait être qu'un porte-voix, que l'annonciateur du Messie ; alors de crainte qu'on ne s'attache à sa personne et à son message, il revient sans cesse, « fréquemment » nous dit l'Evangile, sur les mêmes idées et les mêmes expressions, afin qu'il n'existe aucune confusion entre lui-même et celui dont il annonce la venue. L'autre Jean dira de lui en toute vérité : « Il n'était pas la lumière, mais il portait témoignage à la lumière ».

c) Ne faut-il pas, pour souligner la grandeur unique de son message, rappeler que c'est lui qui eut l'honneur, malgré les protestations de son humilité, de baptiser Jésus ? Le Père des cieux fit entendre sa voix, l'Esprit-Saint apparut sous la forme d'une colombe sur le Fils de Dieu qu'un homme baptisait, en un mot la Trinité tout entière authentiqua par sa présence, unique dans l'histoire de l'humanité, la mission de celui qui annonçait au monde juif la venue très prochaine du Sauveur.

B. *Sa vie entière.* — Par ce rappel rapide des principaux traits de la mission de Jean, nous connaissons déjà le précurseur. Regardons-le maintenant vivre pour voir comment, par toute sa vie, il se faisait l'annonciateur du Messie.

a) Il était dévoré du zèle de Dieu. Cherchez dans ses paroles quelque préoccupation humaine, vous n'en découvrirez pas. Si sa parole brûle, c'est pour parler des droits de Dieu et de la purification intérieure qu'il exige pour rendre les âmes dociles à l'action divine. Quand il parle de ce Jésus qu'il ne connaît pas encore, et qu'il ne rencontrera que deux fois dans sa vie, c'est pour répandre dans les cœurs la sainte

avidité de le connaître : si lui, Jean, que toute cette foule vénère à l'égal d'un saint, se déclare indigne de dénouer la courroie de la scandale du Christ, que doit donc être cet inconnu mystérieux qui dépasse en dignité le plus grand des prophètes ? Et si la colère met sur ses lèvres des paroles dures pour fustiger l'égoïsme et le formalisme des pharisiens, qu'il appelle « race de vipères », n'est-ce pas toujours le zèle de Dieu qui l'inspire ?

b) Ses lèvres semblent avoir été purifiées par le charbon ardent, comme celles du prophète Isaïe, car il porte en lui un amour de la vérité que rien ne pourra arrêter. Vous savez comment cet amour le poussa jusqu'au trône du roi Hérode et avec quelle audace il lui reprocha sa conduite scandaleuse. « Tu n'as pas le droit, lui dira-t-il, de garder la femme de ton frère ». Dire : « *Tu n'as pas le droit, ce n'est pas permis,* » à un puissant qui possède le droit de vie et de mort et que nul scrupule humain ne gêne, ce serait le fait d'un audacieux, si ce n'était celui d'un saint.

Mais qu'importent à Jean les basses flatteries et les flagorneries dont on camoufle d'ordinaire les fantaisies criminelles des puissants ? Le message de vérité, dont Dieu l'a chargé, ne supporte ni faiblesses ni compromis, quand il s'agit de la vérité. Si les gens du commun reçoivent de sa bouche l'ordre divin de « redresser les sentiers tortueux », pourquoi ceux qu'on appelle les grands de ce monde s'arrogeraient-ils le droit de vivre, non pas seulement dans des sentiers tortueux, mais encore dans des voies souillées ? Et Jean parle d'autorité, avec cette magnifique audace qui nous émerveille encore, tellement le courage de la vérité est sublime et trop peu fréquent !

c) L'heure sonnera bientôt où Hérode le fera arrêter, enchaîner, puis emprisonner. Et Jean dans sa prison apprendra l'apparition sur la scène de Celui qu'il a annoncé. Il espèrera peut-être, au récit des prodiges qu'il accomplit, que Jésus usera de son pouvoir divin pour le venir délivrer. Un jour, à la suite d'une ambassade qu'il lui aura envoyée, il saura que Jésus est vraiment le Messie attendu, puisqu'il a accompli, sous les yeux de ses disciples, les prodiges qui annonçaient l'action miséricordieuse du Messie. Alors la paix divine s'installera dans son âme.

Jusqu'au jour où le roi, pour tenir une parole imprudemment donnée dans l'ivresse, et satisfaire la jalousie d'Hérodiade, l'enverra décapiter dans sa prison. Ce n'est plus son message enflammé désormais qui parle au nom du Christ, c'est sa vie, c'est son sang, c'est sa passion. Comme son Maître il aura connu l'abandon et la mort ignominieuse avant le triomphe que l'Eglise lui a réservé.

II. — *Le chrétien, précurseur du Christ*

S'il n'y avait là qu'une histoire tragique, vos âmes, m. f., en garderaient certainement un souvenir ému. En vérité il s'agit d'une leçon plus haute et d'une portée pratique pour vos âmes. Comme Jean, par son message et par sa vie, tout chrétien n'est-il pas appelé, par son baptême et sa confirmation, à rendre témoignage au Christ, à être son précurseur dans les âmes de ses frères ?

A. *Par son message.* — Vous êtes des privilégiés de Dieu, puisqu'en des millions d'êtres humains, vous avez reçu le flambeau de la vérité, et de ce bienfait vous ne sauriez trop le remercier. Mais ce message de lumière, vous ne l'avez pas reçu pour vous seuls, et vous seriez coupables d'égoïsme si vous le conserviez sous le boisseau, vous contentant de faire votre salut personnel sans vous soucier de l'âme de vos frères.

Un chrétien, qui ne porterait pas en lui un cœur d'apôtre, qui supporterait, sans sentir son cœur ulcéré, de voir le Christ méconnu ou honni, se montrerait indigne du « trop grand amour », comme dit S. Paul, dont le Christ l'a gratifié.

Qu'il pense d'abord aux siens ! Quand nous jetons les yeux sur notre entourage direct, que de misères nous constatons, que de médiocrité spirituelle, que d'indifférence pratique trop souvent ! S'y résigner serait indigne d'un vrai chrétien.

Que faire ? Mais d'abord utiliser tous les moyens d'action et de persuasion dont on peut disposer, et dont on dispose si souvent pour des entreprises commerciales ou politiques, pour porter la lumière à ceux qui ne l'ont pas. Sans imposer un sermon à ses parents et amis, il est souvent facile, en commentant les événements du jour, de redresser des erreurs et d'abattre des murailles de préjugés. C'est surtout avec les siens qu'on connaît mieux, qu'il faut avoir le courage de la vérité, et c'est parfois méritoire : les idées ambiantes sur le divorce, le duel ou la médisance (je prends au hasard) sont si déformées par le matérialisme et le naturalisme, — par tout ce qui s'oppose en un mot à l'action surnaturelle de Dieu et aux prescriptions de sa Loi, — qu'on craint parfois de rappeler les exigences divines. Si vous voulez être des précurseurs du Christ, à l'image de Jean, vous n'aurez pas peur et vous ne serez pas de ceux qui tremblent devant la vérité.

Ces principes d'action apostolique, vous les appliquerez avec courage dans votre milieu de travail, ou simplement dans votre milieu de vie. Là encore vous constaterez qu'il n'est pas toujours facile de faire entendre la voix de la vérité. On a peur de froisser, on craint pour sa situation, on redoute des histoires, que sais-je encore ? En fait, on tergiverse, on atermoie et on laisse proclamer devant soi, en semblant les approuver par son silence coupable, des erreurs qu'on désapprouve intérieurement. De grâce, m. f., si vos convictions sont insuffisamment solides, instruisez-vous, en vous mettant à l'école de Jean et de l'Evangile; mais si vous savez où est la vérité, répandez-la, — « *opportune et importune* », selon le conseil de l'Apôtre. Sans doute cet apprentissage de la dialectique vous enseignera qu'il faut doser, sinon la vérité qui est intransigeante, mais vos arguments, en tenant compte de l'état d'esprit de vos auditeurs ; très rapidement vous constaterez que cette attitude courageuse, loin de vous nuire dans l'esprit de vos amis ou de vos chefs, vous attirera de leur part une estime grandissante. Sans craindre les sourires narquois ou les blâmes possibles, vous aurez rendu témoignage à la vérité, au Christ lui-même ; qui sait si vos paroles n'amèneront pas jusqu'à lui une âme demeurée sourde jusque-là aux voix les plus autorisées ?

Un apôtre ne s'arrêtera pas là : bien vite il dépassera le proche horizon de sa famille et de son milieu ; il voudra rayonner dans sa paroisse et conquérir des âmes à sa communauté chrétienne. Il y a cinquante ans peut-être aurait-on souri en entendant ces paroles ; mais si vous connaissez quelque militant ou quelque militante d'Action Catholique vraiment donné au service du Christ (et qui donc n'a

jamais entendu parler des merveilles opérées par les Jocistes et les membres des mouvements spécialisés sur le champ de l'apostolat ?), vous savez bien qu'il ne s'agit pas d'une utopie. Puissiez-vous surtout retenir que ces apôtres laïcs ne font que vous montrer la route et qu'ils vous réserveront volontiers une place, si vous voulez joindre votre effort au leur et être de nouveaux Jean-Baptistes pour annoncer le Christ.

Pour cela, il vous faudra du courage, de la fermeté dans la persévérance et un grand amour au fond du cœur. Tout cela, le Christ vous le donnera, si vous voulez travailler pour lui. Le chrétien doit être précurseur du Christ par son message.

B. *Puis par sa vie entière.* — Car il ne suffit pas de parler, ou plutôt il ne faut le faire que lorsque la bouche parle de l'abondance du cœur. On sent Jean-Baptiste hanté réellement par la pensée du Christ ; il ne se contente pas d'en bien parler et de faire désirer sa venue, mais surtout il s'applique à vivre de son esprit, autant du moins qu'il pouvait le connaître.

Le chrétien du XX^e^ siècle est plus favorisé que Jean, puisqu'il n'a qu'à ouvrir le trésor de la révélation pour y puiser des vérités illuminatrices et des principes de vie fécondants. S'il possède des talents humains remarquables, tant mieux, il les mettra au service de Dieu ; mais même s'il n'a pas le don oratoire, la conviction de ses paroles, leur accent convaincu pénétrera les âmes plus profondément que les périodes les plus enflammées.

Mais pour cela, il importe qu'il se mette tous les jours à l'école du Christ. Qu'il commence à purifier son âme, comme le prêchait Jean ; qu'il déracine, s'il le peut, l'amour-propre et toute recherche de soi-même. Qu'il se penche souvent et avec ferveur sur l'Evangile où vibre encore la parole de Jésus. Qu'il se rappelle que le Christ est l'agneau de Dieu qui porte tous les péchés du monde (c'est ainsi que Jean l'a salué) et qu'il vit dans le monde pécheur. Qu'il ait alors la sainte ambition de diminuer la somme de ces péchés et d'être un messager d'amour, un porteur de la bonne nouvelle.

Chaque jour il sentira grandir en lui les exigences du Christ, parce qu'il aura chaque jour une sensation plus aiguë du vide des âmes sans le Christ. Il voudra lui aussi, dans la mesure de sa générosité, porter un peu les péchés du monde, en vivant une vie plus simple, plus détachée, plus mortifiée même, répétant la grande leçon de l'oubli personnel pour les autres, comme Jean, comme Jésus.

Et cet apôtre, que vous devriez tous être, m. f., il portera en lui une âme toujours insatisfaite, non pas parce qu'elle n'aura pas été comblée par le Christ, mais parce qu'il trouvera toujours autour de lui des esprits à éclairer, des courages à relever, des ambitions à exalter, des âmes à ranimer. Il préparera la place au prêtre ; que dis-je ? il exercera déjà ce sacerdoce dont est revêtu tout chrétien et qui lui apporte les forces divines nécessaires à son apostolat.

* *

Où s'arrêteront les exigences du Christ dans une âme qui ne s'est pas cherchée elle-même et qui n'a en vue que d'être un précurseur ? C'est le mystère de deux amours : celui de Dieu qui demande ce qu'il veut et à qui il veut, celui de l'apôtre qui répond dans la mesure de sa générosité.

Bien peu d'apôtres sont appelés au martyre, comme Jean-Baptiste ; mais tous les apôtres connaissent des heures d'épreuve, car le disciple n'est pas plus que le Maître. Ce qu'ils sont seuls à savoir, c'est la joie qu'ils savourent au milieu de leurs tribulations et qu'ils ne voudraient pas changer pour un empire. En eux vit et chante la joie du Christ, car le Christ paye dès cette terre et d'une manière ineffable, nos pauvres dévouements, et quand nous nous dépouillons pour nos frères, — pour lui par conséquent, — du peu que nous possédons, il nous réserve des richesses que le monde ne connaîtra jamais ; et surtout, au fond du cœur, cette paix ineffable qui surpasse tout ce qu'on peut désirer ou même imaginer.

Par votre message de chrétiens, par votre vie tout entière, soyez des apôtres. Retenez bien le souvenir de Jean-Baptiste, invoquez-le souvent, demandez-lui humblement et instamment son secours et ses lumières, et puis marchez avec confiance. Vous sentirez en vous la lente diminution de votre amour-propre et de votre sensualité, et votre cœur s'élargira à la mesure du cœur du Christ, ainsi que l'avait souhaité pour lui-même Jean-Baptiste, le précurseur du Christ. Ainsi soit-il. M. L.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XIX

LE CANON

Mes frères,

La liturgie fait suivre la Préface du cri enthousiaste par lequel le peuple de Jérusalem acclama le Sauveur à son entrée dans la ville sainte, au jour des Rameaux : « *Hosannah* », mot hébreu, équivalent du « vivat » que nous avons hérité du latin et du plus moderne : « hip ! hip ! hurrah ! » emprunté aux Anglais. « *Benedictus qui venit...* » Les situations sont tellement semblables ! Lorsque pour la première fois, semblable à l'heure actuelle, ces cris jaillirent des poitrines de la foule acclamant le Messie, ne furent-ils pas le tout premier chant de la préface, la préface à l'immolation sanglante du Calvaire ? Car, c'est le jour même où les cœurs sont en fête, et l'enthousiasme à son comble, que les adversaires du Christ prennent peur et décident sa mort. Cinq jours à peine se sont écoulés : quelques branchages, arrachés aux palmiers, traînent encore sans doute sur les routes, et le Mesie-Roi est hissé sur un trône déshonorant, cloué à la croix des assassins. Le sacrifice du Christ va solder la dette infinie des pécheurs et créer une humanité nouvelle. A la foule, criant en délire le chant de la Préface : *Hosannah ! Benedictus !* Jésus répond : « Ceci est mon Sang répandu pour la multitude des pécheurs. » Ainsi ce dimanche matin, ainsi à chacune de nos messes : à la Préface répond la consécration : « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* »

I. — *Tout s'oriente vers le Christ*

Réfugions-nous maintenant dans le silence, seul capable d'exprimer le mystère de l'acte sacrificiel. Car la scène change soudain. De l'Hosannah des Rameaux, nous voici par le Canon, ce texte invariable de notre messe, transportés au « *Consummatum est* » du Calvaire pour appliquer au monde le sacrifice rédempteur de la croix.

Telle est, en effet, la grandeur de notre messe, cette cérémonie si humble apparemment, fut-elle même rehaussée par l'éclat des rites extérieurs ; cette messe qui se répète bien souvent hélas au milieu de la navrante indifférence du plus grand nombre des humains ; cette messe que manquent, sans scrupule, tant de baptisés ; cette messe si insuffisamment estimée de ceux qui y assistent habituellement et qui, dans le secret de leur cœur, lui préfèrent des cérémonies plus spectaculaires : processions ou pèlerinages.

« Quand je serai élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » Cette parole du Christ se réalise au Canon. Comme autrefois, le bon larron criait au divin Crucifié « *Memento : Souviens-toi de moi quand tu arriveras dans ton royaume* », ainsi à cinq reprises différentes, autour de la Consécration, la création tout entière crie aussi vers le Seigneur élevé au-dessus d'elle.

Avant la consécration, nous avons une première prière, que j'appellerai d'un mot à la mode, « tripartite ». En effet, l'unique conclusion « *per eumdem Christum Dominum nostrum: Amen* » indique bien que ces trois prières, distinctes apparemment, n'en forment en réalité qu'une seule depuis le « *Te igitur* ».

La Préface avait célébré les bienfaits du Père tout-puissant ; c'est vers ce *Père très clément* que le célébrant va tourner de nouveau ses regards (et ceux des fidèles, car dorénavant il s'exprimera invariablement au pluriel, pour bien montrer qu'il est la voix de tous) pour le supplier, au nom du Christ notre Médiateur, d'accepter nos offrandes disposées sur l'autel ; ces dons, ces présents c'est-à-dire le pain et le vin, faits à Dieu par nous, signes de notre donation intérieure, que les paroles consécratoires vont incessamment transformer en une offrande « sainte et sans tache », le Christ lui-même.

Et là, le caractère dramatique de la messe, qui est une action sacrificielle, va être souligné par des gestes qui accompagneront les paroles du célébrant. Vous n'êtes pas sans avoir observé que le prêtre lève les bras et les yeux vers le ciel, puis s'incline comme un suppliant, baise l'autel (qui représente le Christ, médiateur nécessaire) et trace trois signes de croix sur le pain et le vin. Ces gestes que nous avions déjà remarqués depuis le début de la messe, spécialement pendant l'Offertoire, vont dorénavant se multiplier parce que nous entrons au cœur du Sacrifice.

A peine le texte du Canon a-t-il fait allusion à notre offrande, que brusquement il passe à l'intercession ; les deux thèmes de l'offrande et de l'intercession se relient si naturellement ; le second, en effet, va indiquer pour qui nous offrons à Dieu le sacrifice de la messe.

II. — *Les demandes pour l'Eglise*

La liturgie nous répond : *avant tout, pour notre Eglise universelle*. Et voilà un coup asséné à l'individualisme religieux, hélas si fréquent chez les chrétiens, et qui n'est pas chrétien. A la messe, je ne dois pas prier seul et pour moi seul, je dois joindre ma prière à celle de mes frères et nous devons prier les uns pour les autres. Lorsque, sous la persécution de Valérien, S. Fructueux, évêque de Tarragone, allait monter sur le bûcher, un chrétien se recommanda à lui : « Père, priez pour moi. » L'évêque répondit : « Il convient que je prie pour l'Eglise catholique entière, répandue de l'Orient à l'Occident. » C'est presque la formule de notre Canon. Remarquez en passant le mot « *votre* » qui oblige, en quelque sorte, Dieu à nous exaucer. C'est comme si nous lui disions : cette Eglise, dont nous faisons partie, c'est votre Epouse bien-aimée, celle pour qui Notre-Seigneur s'est livré.

Et quels biens demandons-nous pour elle ? « Afin que vous daigniez... »

Pesons, m. f., chacun de ces quatre verbes : ils expriment admirablement les besoins permanents de l'Eglise.

1. *Pacificare*. — La Paix : l'Evangile doit être annoncé à toutes les nations jusqu'aux extrémités du monde. Or, si la persécution est l'une des marques auxquelles Jésus a déclaré qu'on reconnaîtrait son Eglise et si elle est un moyen providentiel de purification pour les chrétiens, néanmoins elle ne facilite pas les conversions. L'Eglise demande donc à Dieu qu'il lui accorde des intervalles de paix afin de continuer la diffusion de l'Evangile.

2. *Custodire*. — La paix extérieure n'est pas le plus grand bien de l'Eglise. Elle peut même devenir une occasion de relâchement. Aussi Dieu doit-il la protéger contre les dangers que ses fils rencontrent dans une vie trop facile.

3. *Adunare*. — D'autres périls la guettent, comme l'histoire le montre. L'esprit d'orgueil et de désunion à l'intérieur d'elle-même. Schismes et hérésies peuvent attenter à son unité, cette unité pour laquelle Jésus prie longuement et en des termes si poignants avant de se livrer à la mort. Le souhait ardent du Christ est resté le souci constant de son Eglise.

4. *Regere*. — L'unité de l'Eglise n'est possible que si, d'un même cœur, tous les chrétiens reconnaissent la royauté du Christ. Lui seul doit nous conduire. Dans ce but, il nous faut rester unis aux chefs qu'il a lui-même placés à la tête de son Eglise. C'est pourquoi le Canon nous fait offrir le St-Sacrifice également pour « votre serviteur le Pape... » Et on associe au nom du Saint-Père la mention de l'évêque local. Enfin, après avoir nommé les chefs de l'assemblée chrétienne, la liturgie a en vue l'ensemble des fidèles, tous ceux qui se réclament de la seule vraie foi, celle que Jésus a enseigné aux Apôtres pour l'universalité des hommes.

* *

Comprenez-vous la leçon pratique bien opportune pour nous qui se dégage pour terminer, de ce premier alinéa du Canon ? Avant que Notre-Seigneur se rende présent sur l'autel, l'officiant fait le rassemblement de toute l'Eglise. C'est pour cette Eglise toute entière qui s'étend sur toute la terre qu'avant tout le sacrifice sera offert. C'est l'instant pour nous d'une prière vraiment catholique, universelle. Pensons-nous alors vraiment à prier pour tous nos frères catholiques répandus dans toutes les nations du monde ? (Actualités du journal ou de la radio, les persécutés : Hongrie, — Ukrainiens, — Pologne, — Chine, — les Missions.)

Suis-je fier de me sentir à cet instant uni à l'immense famille catholique ; de faire miennes les intentions de l'Eglise du Christ ?

Est-ce que je pense à prier pour le Pape, pour celui qui a la responsabilité écrasante de cette Eglise universelle ?

Est-ce que je pense à prier pour mon évêque, mon curé qui est en train de célébrer la messe avec nous ?

Et en retour, songez-vous que ce prêtre, que tous les prêtres, 350.000 environ, qui auront célébré la messe aujourd'hui, auront prié pour vous au moment où ils auront recommandé à Dieu « tous ceux qui professent la même foi véritable. »

M. f., en cet instant solennel ne laissez pas votre cœur se ratatiner aux dimensions de vos petits soucis égoïstes, mais élargissez-le aux dimensions de la chrétienté. — Faites-vous en cet instant un cœur vraiment catholique, un cœur vaste comme le monde, un cœur vibrant à tous les besoins de l'univers, à toutes les infortunes des hommes.

Après, mais après seulement, comme je vous le dirai dimanche prochain, votre prière aura alors le droit de se faire plus intime. *Amen.*

CAUSERIES LITURGIQUES

XI

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

La fête de l'Ascension est très ancienne : elle a pour origine l'usage introduit à Jérusalem de lire, dans l'après-midi de la Pentecôte, les passages de l'Evangile ou des Actes des Apôtres qui relatent la montée de Jésus au ciel. Les pèlerins de Jérusalem rapportaient dans leur pays d'origine un usage analogue. Dès le IVe siècle on constate, à Rome, une tendance déjà marquée à faire de l'Ascension une fête séparée, célébrée à son anniversaire exact, le 40e jour après Pâques, toujours un jeudi. Ainsi S. Léon († 461) commença son premier sermon sur la Pentecôte par ces paroles : « Depuis le jour où Notre-Seigneur est élevé au plus haut des cieux pour prendre place à la droite de Dieu le Père, quarante jours se sont écoulés. »

En instituant une fête spéciale, l'Eglise a pris ses précautions pour éviter un danger, celui de clore le temps pascal le 40e jour après Pâques. Le concile d'Elvire (300) ordonne que tous continuent, selon l'autorité des Ecritures, à célébrer le jour de la Pentecôte, et il insiste pour qu'on ne sépare pas du jour de l'Ascension les dix jours qui suivent jusqu'à la Pentecôte.

* *

La liturgie est restée fidèle à ces prescriptions en donnant une solennité exceptionnelle à la fête, fête d'obligation, de rite double de 1re classe, avec octave privilégiée de 3e ordre. Cet ordre n'exclut pas la célébration des fêtes de rite double ou même semi-double, mais jamais la mémoire de l'Ascension ne peut être omise. Bien plus, le vendredi qui relie l'octave de la fête à la vigile de la Pentecôte, est encore consacré au souvenir de l'Ascension ; on y récite l'office, on y célèbre la messe du dimanche dans l'octave quand une fête de saint ne l'occupe pas. Mais la mémoire du dimanche est au moins imposée. Ainsi, même aujourd'hui, nous restons fidèles à la recommandation du concile d'Elvire.

La vigile de l'Ascension ne comporte ni jeûne ni abstinence ; la couleur liturgique reste le blanc. La joie pascale ne doit pas être interrompue.

Vous remarquerez à la messe de la vigile la parfaite correspondance de l'épître et de l'évangile. L'épître est empruntée à la lettre de S. Paul aux Ephésiens : l'Apôtre montre le Christ remonté aux cieux pour distribuer ses grâces aux divers membres de son Eglise et aboutir à *l'édification de son Corps mystique.* L'évangile est emprunté à la prière sacerdotale de Jésus dans S. Jean : Jésus, qui va remonter vers son Père le prie pour les siens, afin qu'ils restent unis au Père par le Fils.

La messe du jour même de l'Ascension ne comporte rien de spécial. Toutes les parties du texte liturgique rappellent le départ du Christ pour le ciel, soit en rappelant la narration qu'en font les Actes ou l'évangile selon S. Marc, soit en appliquant au mystère de l'Ascension le v. 6 du psaume XLVI : « Dieu est monté au milieu des acclamations de joie et le Seigneur au son de la trompette » ou encore les versets 18-19 du psaume LXVII : « Vous êtes monté sur la hauteur de Sion ; amenant des captifs. » L'oraison de la messe (collecte) résume bien la mystique de l'Ascension : nous y demandons d'habiter en esprit dans les cieux.

L'Ascension ayant eu lieu vers midi, en certaines régions (en Lorraine notamment) on chante solennellement l'office de none exactement à midi pour commémorer ce grand événement.

* *

Après la lecture de l'évangile, on éteint le cierge pascal.

Primitivement, le cierge pascal n'avait pas d'autre fonction que d'éclairer la grande veillée du baptême, le samedi saint. Rien qu'à ce titre, on peut déjà dire qu'il symbolisait la joie pascale. Mais il ne représentait pas le Christ. Ce sont les liturgistes symbolistes du Moyen Age qui ont vu cette figure du Christ dans le cierge pascal : on l'alluma donc durant tout le temps de Pâques pour signifier la présence de Jésus ressuscité au milieu des siens. Tout naturellement on l'éteignit après l'évangile de l'Ascension pour marquer sa disparition. Symbolisme très naturel, accessible au peuple et que l'usage a définitivement consacré.

* *

Si la fête de Pâques est la fête de la foi, la fête de l'Ascension est la fête de l'espérance. La secrète exprime bien ce sentiment : « Recevez, Seigneur, ces présents que nous vous offrons pour l'Ascension glorieuse de votre Fils ; afin que, délivrés des dangers présents, nous parvenions à la vie éternelle. »

XII

LA FÊTE DE LA PENTECÔTE

La Pentecôte juive commémorait la promulgation de la loi mosaïque sur le mont Sinaï, en même temps qu'elle était la fête de la moisson. La Pentecôte chrétienne est aussi la fête de la promulgation de la loi chrétienne et des prémices de l'Eglise. Dès le IIIe siècle, Pâques et Pentecôte sont célébrées dans l'Eglise comme les deux plus grandes fêtes de la liturgie.

* *

L'événement miraculeux, commémoré par la liturgie de ce jour, est essentiellement la descente du Saint-Esprit sur les apôtres : « Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, ils [les apôtres] étaient tous ensemble dans le même lieu ; et il se fit soudain un bruit venant du ciel comme celui d'un vent impétueux... et ils furent tous remplis de l'Esprit-

Saint et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de parler » *(Actes,* II, 1-4).

L'Eglise avait reçu le Paraclet ; elle allait se répandre par toute la terre et les conversions commencèrent aussitôt. On comprend que cet anniversaire, qui marque les débuts d'un christianisme conquérant, soit fêté par la liturgie d'une manière très solennelle. Comme Pâques, la Pentecôte est une fête double de première classe avec octave privilégiée de premier ordre et, comme à Pâques, le lundi et le mardi, autrefois chômés, sont encore aujourd'hui double de première classe et excluent la célébration et même la mémoire de toute autre fête.

* *

La vigile de la Pentecôte répond liturgiquement à la vigile de Pâques. Sans doute la solennité est moindre, mais on y conférait jadis, comme au samedi saint, le baptême aux néophytes. Les candidats au baptême n'étaient pas aussi nombreux ; mais, comme dans la nuit pascale, on allumait un grand cierge. Aujourd'hui, c'est le cierge pascal qui réapparaît pour la cérémonie de la bénédiction des fonts baptismaux, et il n'y a pas de bénédiction nouvelle du cierge. Le nombre des prophéties n'est que de six et, pour la célébration de la messe privée, le prêtre doit les omettre, ainsi que les litanies et la bénédiction des fonts.

La messe comporte différentes pièces d'une beauté remarquable. Il convient de signaler à la piété des fidèles l'*Alleluia* et le verset qui précèdent la prose. C'est un petit chef-d'œuvre pour la pensée, l'expression, la mélodie. La rubrique prescrit ici de s'agenouiller ; si elle ne le disait pas, il semble que le texte et le chant y inviteraient. Puis c'est, sur un rythme plus accéléré, la prose *Veni sancte Spiritus,* qui reprend, sous de poétiques images, un pressant appel à la grâce du Saint-Esprit, à ses sept dons sacrés :

Venez, ô Saint-Esprit, et envoyez du ciel
Un rayon de votre lumière.
Venez, Père des pauvres ; venez, distributeur de tous [dons ;
Venez, lumière des cœurs.
Consolateur suprême ; hôte suave de l'âme ;
Réconfort plein de douceur ;
Repos dans le labeur ; abri dans les ardeurs brûlantes,
Consolateur dans les larmes ;
O lumière toute bienheureuse ; remplissez au plus intime
Le cœur de vos fidèles.
Sans votre secours, il n'est en l'homme rien,
Rien qui soit innocent.
Lavez nos souillures, arrosez nos sécheresses ;
Guérissez nos blessures ;
Assouplissez nos raideurs ; réchauffez nos froideurs ;
Redressez nos pas égarés ;
Donnez à vos fidèles qui en vous se confient
Les sept dons sacrés ;
Donnez leur le mérite de la vertu, une fin heureuse,
Donnez leur l'éternelle joie.

La préface est une des plus belles de l'année liturgique. Deux idées spéciales à la fête sont fortement marquées : le Christ remonte au ciel pour envoyer aux fils d'adoption l'Esprit-Saint ; le monde entier qui exulte de joie en raison de cette venue de l'Esprit.

* *

L'hymne des Vêpres est bien connue : c'est le *Veni creator Spiritus,* où se trouve, pour ainsi dire, condensée toute la théologie du Saint-Esprit. On a voulu attribuer à Charlemagne lui-même la composition de cette hymne ; c'est plutôt chez les liturgistes de son entourage qu'il faut en chercher l'auteur. L'avant-dernière strophe porte bien la marque de cette époque : « Accorde que par Toi nous sachions le Père, qu'aussi nous connaissions le Fils, et qu'en tout temps nous Te croyions Esprit de l'un et de l'autre. » « Esprit de l'un et de l'autre », répond bien au *Filioque* inséré alors dans le Symbole, par les milieux carolingiens, malgré les prudentes protestations du pape qui redoutait de fâcheuses conséquences à la suite de cette innovation. Mais aujourd'hui que la procession du Saint-Esprit, du Père *et du Fils,* est considérée comme l'expression authentique de la foi chrétienne, le *Veni Creator,* du commencement à la fin, est un hommage parfait rendu à la fois au mystère de la Sainte Trinité, à la personne du Saint-Esprit et à son action dans les âmes.

* *

L'octave de la Pentecôte est exactement calquée aujourd'hui sur l'octave de Pâques. On notera cependant que primitivement il n'en était pas ainsi. La fête de la Pentecôte, comme celle de Pâques, comportait trois jours de solennité. Puis venaient les trois jours des Quatre-Temps, le mercredi, le vendredi et le samedi. L'office et la messe du jeudi ont été ajoutés assez longtemps après ; c'est pourquoi on y retrouve bien des éléments de la fête de la Pentecôte elle-même.

* *

La fête de la Pentecôte est la fête de la charité : l'amour de Dieu et du prochain, que l'Esprit-Saint doit répandre dans les âmes afin de les vivifier et de leur communiquer la flamme de l'apostolat. On ne se souvient plus assez que Léon XIII a institué une neuvaine préparatoire à la Pentecôte. C'est vraiment une belle pensée d'inviter le peuple chrétien à entrer en esprit, avec les apôtres, dans le Cénacle, pour attendre de nouvelles effusions du Saint-Esprit.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XII

1er commandement de Dieu

LE CULTE DES SAINTS

Mes frères,

Nous avons le devoir de rendre à Dieu, un culte tant intérieur, qu'extérieur et public ; nous avons un culte à manifester envers la Ste Vierge et les saints. Toutefois, ce n'est pas le même. Nous adorons Dieu, en le reconnaissant comme notre Créateur et notre Maître ; nous n'adorons pas les saints : nous leur rendons un culte d'honneur. Et ce culte est légitime. L'Eglise nous le prescrit, la reconnaissance nous le demande.

I. — *L'Eglise le prescrit*

Lorsque vous entrez dans une église, en général, vous êtes impressionnés par les statues de saints. Partout, dans les églises les plus riches comme les plus pauvres, on est témoin de la dévotion pour eux. Car toute générosité, tout sacrifice, tout geste héroïque suscite un sentiment d'admiration. Chaque peuple garde le souvenir de ses hommes illustres, pla-

cés sous les yeux des générations présentes et futures pour modèles à imiter. Notre époque n'est pas inférieure aux siècles passés. Bientôt il n'y aura plus assez de rues dans nos cités pour adopter le nom de nos grands hommes, ni assez de places publiques pour recevoir leur statue, ni assez de livres pour raconter leur vie, ni assez de publications pour célébrer leur cinquantenaire ou leur centenaire... Je ne m'élève pas contre ces honneurs accordés au mérite : c'est une dette de gratitude. Cependant, il est d'autres hommes remarquables ne le cédant en rien à ceux que le monde glorifie, ce sont *les saints*.

Y a-t-il une création de Dieu plus belle que l'âme d'un saint ? une création dans laquelle la puissance, la bonté, la grâce de Dieu brille avec plus d'éclat ? Aux yeux des foules, la sainteté révèle quelque chose dépassant toutes les autres beautés d'ici-bas et s'imposant à l'affection universelle. Par exemple, notre XVIIe siècle : que de célébrités dans tous les genres ? Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, Turenne, Louis XIV, Richelieu et tant d'autres ! Eh bien ! dans ce siècle, quel est l'homme dont la figure est la plus universellement, la plus populairement radieuse ? Quel est celui dont le nom est le plus connu, le plus répandu, le plus aimé, le plus glorieux enfin ? vous avez certes déjà deviné : *S. Vincent de Paul.* Et pourquoi un tel rayonnement chez les saints ? D'où leur vient cette prodigieuse influence ?

A force de regarder Dieu, ils puisent dans cette contemplation une vue supérieure des hommes et des choses ; ils ont plus exact le sens de la vie, du temps et de l'éternité. Souvent ils lisent dans les âmes, dans l'avenir. Ce sont des guides toujours sûrs. Ils sont forts ; ils ont héroïquement dompté leur nature, subjugué leurs passions, déraciné de leur cœur l'égoïsme, maîtrisé leur volonté ; ils ont remporté cette victoire, la plus rare et la plus pure de toutes : vaincre soi-même. Ils sont bons, plus que bienveillants, bienfaisants. Ils répandent autour d'eux le calme, la confiance, la joie. Ils assainissent le pays et le temps où ils vivent ; ils réconfortent ; ils élèvent les âmes qui les approchent ; ils laissent après eux comme un sillage de paix et d'espérance. C'est pourquoi l'Eglise nous prescrit de les honorer. Dès son origine, au milieu même de l'horreur des persécutions, elle érige ses premiers autels sur le tombeau des martyrs. Dans la suite, elle bâtit en leur honneur des temples, des basiliques, elle institue des fêtes pour nous redire leurs mérites. Chaque jour de l'année, l'Eglise vénère à la messe et à l'office divin un ou plusieurs saints ; elle ne tolère pas qu'on donne aux nouveaux baptisés d'autres noms que ceux qui sont inscrits à son calendrier.

Honorons donc les saints ; vénérons les restes de leur corps ; portons leur nom avec respect ; célébrons leurs fêtes, chantons leurs louanges, lisons leur vie, aimons leurs images, marchons sur leurs traces.

II. — *La reconnaissance nous le demande*

Nous sommes les obligés des saints, soit pour le passé, soit pour le présent.

Je dis pour le passé. En effet, quelles qu'aient été leur vie et la forme de leur sainteté, ils ont largement mérité de l'humanité. Les uns ont combattu le paganisme et réussi à l'extirper de toute une région : tels, S. Martin dans les Gaules, S. Augustin de Cantorbéry en Angleterre, S. Boniface en Allemagne, S. Cyrille et Méthode en Russie. D'autres ont fondé des Ordres religieux : de ce chef, ils ont été pour la propagation de la foi d'une utilité inappréciable : tels S. Dominique, S. François d'Assise, S. Ignace de Loyola, Ste Thérèse, etc. D'autres ont laissé des écrits admirables où l'on trouvera toujours lumières et consolations appropriées : S. Augustin, S. Thomas d'Aquin, S. Bernard, S. François de Sales... D'autres ont instruit, réconforté, relevé des milliers d'âmes par la prédication, par l'éducation, par la pénitence, par leurs exemples : S. Louis, roi de France, S. Antoine de Padoue, le saint Curé d'Ars. D'autres enfin sont venus nous apprendre que la sainteté et la plus haute, peut se réaliser dans les tâches les plus ordinaires de la vie par des moyens à la portée de tous : tels, S. Benoît Labre, Ste Thérèse de Lisieux.

Et pour le présent. Les saints ne cessent pas de nous aider à obtenir de Dieu ce que nous désirons. Les saints sont nos protecteurs auprès de Dieu. Et ils sont puissants, car ils sont entrés bien plus avant que nous dans l'amitié du Seigneur. Sur la terre, ils ont toujours fait le bon plaisir de Dieu, maintenant Dieu se plaît à faire le leur, à exaucer leurs prières. Aussi il leur permet de nous protéger, de veiller sur nous, de puiser dans les trésors célestes pour nous secourir. Leur histoire est pleine de touchants témoignages de leur intérêt à notre égard. Et si l'Eglise les a élevés sur ses autels, c'est précisément à cause des preuves merveilleuses de leur amour et de leur crédit à notre avantage. Que sont leurs miracles ? Qui de nous n'a éprouvé, une fois ou l'autre, l'efficacité de leur intervention ?

Un des moyens de leur exprimer leur reconnaissance c'est d'avoir recours à leur intercession. Nos prières en passant par leurs mains augmentent de valeur et de force. La gloire de Dieu s'en rehausse davantage et son cœur en est plus attendri, car l'honneur que fait la prière à celui vers qui elle monte, n'est-il pas en raison directe de la dignité de celui qui la présente ? La prière du juste est autrement puissante que celle du pécheur ; celle du saint déjà couronné plus douce au cœur de Dieu que celle du juste luttant encore.

Cependant, vous est-il permis de faire un choix parmi les saints ?... Oui, certes, rien ne vous empêche d'avoir une dévotion spéciale pour le saint ou la sainte dont vous portez le nom, pour tels autres vous inspirant particulièrement confiance. D'ailleurs, il semble bien que Dieu ait concédé à certains un privilège personnel, répondant à des nécessités. Ainsi pour obtenir une bonne mort on prie S. Joseph, pour les maladies contagieuses on s'adresse à S. Roch, pour retrouver les objets perdus on invoque S. Antoine de Padoue, etc...

« Un saint, disait Lacordaire, on le touche comme un vase sacré » ; car le rôle des saints ici-bas a été le rôle de la vérité, de la vertu, de la charité.

* *

Ayons recours à leur intercession : ils sont les amis de Dieu et nos protecteurs. Saints et saintes du paradis, vous connaissez les biens réservés à ceux qui aiment Dieu, remplissez nos cœurs de confiance afin qu'après avoir été sur la terre ses serviteurs, nous puissions le bénir avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

XIII

LE CULTE DE LA CROIX

Mes frères,

Le premier commandement nous demande d'honorer Dieu, Jésus-Christ, le Sacré-Cœur, la Ste Vierge, les saints. Il nous demande encore de vénérer les images. Par images on entend la représentation en sculpture, en peinture, en dessein, de la Sainte Trinité, de Jésus-Christ, des Anges, de la Ste Vierge, des saints ou de quelque trait de leur vie. Je me contente de vous le signaler. Et j'attire votre attention sur le culte dû à la croix. Il est permis d'adorer la croix : elle nous rappelle le divin Crucifié et forme comme un tout avec la personne de l'Homme-Dieu. Je veux vous exposer le culte de la croix et vous montrer son excellence.

I. — *Culte de la Croix*

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, avait une grande dévotion pour les saints lieux ; elle passa en Palestine, l'an 326. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un désir ardent de trouver la croix sur laquelle Jésus avait expiré. La recherche n'était pas aisée. Les empereurs païens, pour effacer le souvenir de la passion du Fils de Dieu, avaient élevé sur le Calvaire un temple à Vénus. L'impératrice consulta les Anciens de Jérusalem. On lui répondit que si elle parvenait à découvrir le tombeau du Sauveur elle décèlerait certainement les instruments de son supplice. En fait, c'était la coutume chez les juifs d'enterrer, auprès du corps, tout ce qui avait servi à l'exécution d'une personne condamnée à mort. Aussitôt elle fit démolir le temple et l'on se mit à creuser.

Ce qui advint nous le savons par l'histoire. A la suite de fouilles persévérantes on trouve le sépulcre ; à côté étaient trois croix, avec l'inscription qui avait éte attachée à celle de Jésus-Christ, mais séparément des croix, et les clous ayant servi à sa crucifixion. De ces trois croix, quelle était la vraie ? Un miracle dissipa les doutes. Sur le conseil de Macaire, évêque de Jérusalem, sainte Hélène fit porter les croix chez une femme affligée depuis longtemps d'une maladie incurable. Successivement on lui applique chacune de ces trois croix, en priant le Sauveur de révéler celle qu'il avait arrosée de son sang. Deux croix n'opérèrent rien. Au contact de la troisième, subitement la malade fut guérie. La croix, la vraie Croix, la voilà ! Au comble de la joie sainte Hélène fit bâtir, au même lieu, une magnifique église où elle laissa une partie notable de la vraie Croix ; elle envoya l'autre à Rome, à Constantin ; celui-ci, pour recevoir une si précieuse relique, y construisit la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem. Et le culte de la croix se répandit dans l'univers.

Jadis, signe de malédiction et d'horreur, la croix, depuis que Notre-Seigneur a voulu y être attaché est devenue un signe de bénédiction et d'amour. C'est pourquoi l'Eglise aime à donner à ses édifices la forme de la croix. Elle la place au sommet de ses temples, sur les ornements du prêtre, sur l'autel, sur la tombe de ses fidèles ; elle la porte dans les processions, institue deux fêtes en son honneur : l'Invention et l'Exaltation de la Croix ; elle s'évertue à la faire honorer partout, dans toutes les maisons, jusque sur les places publiques, au détour des routes ; cela pour raviver le souvenir des tourments et de la mort du Sauveur pour nous. Aussi, il semble que le chrétien ait besoin de trouver partout la croix, comme partout, grâce à l'Eucharistie, il trouve le Crucifié. Vous-mêmes, dans cette église vous avez l'insigne avantage de posséder un fragment de la vraie Croix... O fragment plus précieux que l'argent et l'or, Croix de notre salut, parle-nous de ton message, dis-nous ton excellence.

II. — *Excellence de la Croix*

Il me revient d'avoir vu le tableau, bien éloquent, d'une Crucifixion. Cloué à la croix, Jésus a rendu le dernier soupir. A ses côtés, deux anges : l'un adore, l'autre recueille pieusement le sang jaillissant de son cœur transpercé ; à ses pieds deux groupes : leurs yeux sont levés vers leur Dieu crucifié et restent fixés sur lui. Pour eux la croix est un livre. On rapporte, de S. Bonaventure, qu'il déclarait en montrant son crucifix : « Voilà mon livre ! » A son exemple, lisez et relisez ce livre : Jésus crucifié. Vous y trouverez un abrégé des vérités à croire et des devoirs à remplir. « Nous pouvons dire avec vérité, qu'au seul jour de sa Passion, Jésus a exprimé dans sa personne toutes les vertus dont il avait commandé la pratique, pendant le temps qu'il prêcha sur la terre » (Catéchisme Romain). Ce Crucifié, c'est le Fils de Dieu parce qu'il a pris sur lui les péchés du monde, il faut qu'il meure sur la croix : quelle est donc la justice de Dieu ? Ce Crucifié, c'est le Fils de Dieu ; il attirera tout à lui quand il sera mort sur la croix : quelle est donc la puissance de Dieu? Pareillement des autres perfections divines : la croix est la plus éclatante manifestation des qualités de Dieu.

La croix projette la lumière sur notre âme. Pour la racheter, lui rouvrir le ciel Jésus a daigné se soumettre à la mort la plus cruelle et la plus humiliante : notre âme est donc d'un très grand prix. La croix projette la lumière sur le monde : elle explique et popularise ces vérités rebutantes à notre nature : Bienheureux sont les pauvres d'esprit parce que par leur détachement ils deviennent conformes à Jésus-Christ, à Jésus-Christ dépouillé de tout sur la croix ; bienheureux sont les pacifiques parce qu'ils ont l'esprit de ce divin Médiateur qui par sa mort a pacifié le ciel et la terre ; bienheureux ceux qui souffrent pour la justice parce que Jésus-Christ a été persécuté pour elle : par là le Sauveur justifie la douleur : celle-ci, divinisée par la croix, n'est plus la peine qui déchire, brise, broie, écrase, c'est la participation aux souffrances de Jésus qui purifie, sanctifie, ouvre les cieux. Voilà l'excellence de la croix. Jetez les yeux sur la croix, ce livre tout divin. Il ne tient qu'à vous d'y apprendre en peu de temps ce qu'est un vrai chrétien.

* *

Rendons à la croix de Notre-Seigneur les hommages qui lui sont dus. Saluons-la avec respect chaque fois que nous la rencontrons ou que nous la voyons. Dans nos maisons qu'elle soit à la place d'honneur ; qu'elle soit à notre chevet pour nous protéger durant le sommeil ou pendant les maladies ; portons-la sur nous et baisons-la souvent avec confiance et amour. Elle nous aidera à tout endurer de bon cœur ici-bas pour échanger nos épreuves, nos misères présentes contre la gloire et les délices du paradis. Croix, notre unique espérance, salut. En ces jours d'inquiétude, du juste embellis la couronne, et fais qu'au pécheur Dieu pardonne : *O Crux, ave, spes unica, piis adauge gratiam, reisque dele crimina. Amen.*

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

XIV

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS PATRONNE DE LA FRANCE

Il était réservé à Sa Sainteté le Pape Pie XII de mettre au front de sainte Thérèse un dernier fleuron de gloire, qui serait en même temps pour sa patrie terrestre un gage d'espérance et une source immense de grâces.

Cardinal Légat aux inoubliables fêtes du Congrès eucharistique de Lisieux, le cardinal Pacelli avait exalté dans les termes les plus magnifiques la grande « petite sainte » du Carmel. Monté sur le siège de Pierre, il mit le sceau à sa glorification en la nommant Patronne officielle de la France.

Notre étude serait incomplète si nous ne parlions pas de ce titre nouveau qu'elle a à notre vénération et à notre amour. Et si nous en traitons ici, au sujet de sa mission apostolique, c'est que ce Patronage dont elle a été honorée est au premier chef une mission de salut. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a été donnée comme Patronne à la France principalement en vue de sa rechristianisation. Plus encore que de l'ennemi du dehors, qui depuis quatre ans la tenait sous son joug de fer, elle a reçu mission de la délivrer du mal intérieur qui depuis si longtemps la ronge et la mène à la ruine. S'il est vrai, en effet, que, d'une manière générale, tous les maux du monde viennent du péché, il est vrai aussi que tous les malheurs de la France lui viennent, directement ou indirectement, du divorce officiel qu'elle a fait avec *Dieu* et de ce laïcisme de mort, qui, pénétrant toutes les institutions et toutes les classes de la société, leur a mis au cœur l'oubli, quand ce n'est pas le mépris formel de Dieu.

A ce point de vue, quoique sur un plan différent, les deux saintes Patronnes de la France, sainte Thérèse et sainte Jeanne d'Arc, se rejoignent ; et leurs buts sont les mêmes : délivrer la France du joug de l'étranger ; la garder ou la rendre chrétienne.

* *

Comme son Patronage universel sur toutes les missions du monde, le Patronage de sainte Thérèse sur la France, avant d'être officiellement décrété par le Pape, a dû être postulé par l'épiscopat. Ce qu'avaient fait les Vicaires Apostoliques du monde entier pour demander qu'elle leur fût donnée pour Patronne, les évêques de France l'ont fait également pour obtenir à la France son Patronage officiel.

Ce fut au cours d'une de leurs assemblées périodiques, tenue à Paris les 28-29 juillet 1943, que les Cardinaux et Archevêques de France, sur la motion chaleureusement présentée par l'un d'eux, décidèrent à l'unanimité, d'adresser au plus tôt une supplique pressante au Souverain Pontife pour obtenir que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fût donnée à la France comme Patronne secondaire, au même titre que sa libératrice sainte Jeanne d'Arc.

Son Eminence le cardinal Suhard fut chargé de ce soin. Ancien évêque de Bayeux et Lisieux, entièrement conquis à l'amour de la petite sainte, il le fit avec tout son cœur, à tel point que le Souverain Pontife, dans la Lettre Apostolique par laquelle il concédait la faveur demandée, a relevé à plusieurs reprises le caractère pressant de la supplique, l'extrême désir dont elle témoignait et l'insistance avec laquelle elle lui était adressée.

Aussi, de même que la pétition des évêques missionnaires avait trouvé Pie XI tout disposé à l'exaucer, de même celle de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, trouva-t-elle Pie XII on ne peut plus favorable. C'est que dans leur désir il avait reconnu le désir de la France tout entière et son propre désir à lui-même : « Les vœux que Nous présente avec instance le Vénérable Cardinal Postulateur, écrivait-il, Nous estimons que nous devons de grand cœur maintenant les accueillir... En conséquence... de Notre science certaine et après mûre délibération, en vertu de la plénitude de Notre puissance apostolique, par la teneur des présentes Lettres et à perpétuité, *Nous déclarons et constituons sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne secondaire devant Dieu de la France entière*, joignant à ce titre tous les privilèges liturgiques et les honneurs qui appartiennent régulièrement à ces célestes Patrons des lieux. »

Ce fut le 3 mai 1944 que le décret fut signé.

Le 3 mai, fête de la découverte de la sainte croix à Jérusalem !... En ce jour aussi la France découvrait, si l'on peut dire, un riche trésor de grâces qu'elle portait en son sein. Sans doute le connaissait-elle déjà puisque c'est elle qui avait donné naguère à l'Eglise ce *« prodige de miracles » qu'est sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Mais elle n'avait pas encore découvert toutes les immenses ressources spirituelles que l'aimable sainte tenait en réserve pour sa patrie sur le plan national, en vue de sa délivrance d'abord et de son relèvement ensuite.

Le 3 mai 1944 !... Il y avait *quatre ans* que la France gémissait sous la botte allemande, au sein d'une des plus grandes détresses qu'elle eût jamais connues et sans que rien pût faire prévoir la fin de son épreuve.

Quatre mois plus tard, elle était presque entièrement libérée.

Ce sont deux faits incontestables. Faut-il y voir une simple coïncidence due au hasard ? Non, certainement, puisque le hasard n'existe pas. Ou bien une réponse du Ciel à la confiance de l'Eglise de France et à celle du Pape ? Pour qui aime à voir dans les moindres événements de ce monde la main de la Providence, pour qui croit fermement que les actes du Vicaire de Jésus-Christ sont toujours ratifiés dans le ciel, pour qui connaît enfin la bonté de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et son pouvoir thaumaturgique, la réponse n'est pas douteuse et l'on ne peut que s'écrier, plein de la plus vive reconnaissance : « Le doigt de Dieu est là. »

Telle était bien la pensée du Souverain Pontife et il l'a exprimée de la façon la plus nette, lorsque, dans une Lettre à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Lisieux, il écrivait que la nouvelle Patronne de la France *« avait répondu, comme seuls peuvent le faire les grands amis de Dieu »* à la confiance de l'épiscopat français *« en obtenant cette délivrance étonnante dont la France a été l'objet et qui est, à n'en pas douter, un de ces coups du Ciel comme l'Histoire en a enregistré plus d'une fois dans cette nation privilégiée. »*

Ainsi sainte Thérèse a marqué par un coup d'éclat son nouveau Patronage. Et il n'y a pas seulement la soudaineté du coup et la promptitude du secours

apporté. Il y a eu aussi la manière. Alors que tous les autres pays occupés de l'Europe ont été mis à feu et à sang et complètement ruinés par les combats nécessaires à leur libération, la France, dans son ensemble, — et la Normandie mise à part, — a, par comparaison, très peu souffert. N'est-ce pas miracle, par exemple, que Paris ait été épargné ?

Et voilà qui met au front de la nouvelle Libératrice de la France, un rayon de gloire d'un singulier éclat !

* *

Mais le seul fait qu'elle ait été choisie pour un tel patronage, n'est-il pas déjà pour elle un grand sujet de gloire ?

Certes, l'honneur est insigne, car il échoit à bien peu de saints et de saintes. Il faut, pour se le voir décerner, en quelque pays que ce soit, un ensemble de circonstances rares, tels d'éminents services rendus à sa patrie. Pour une sainte française, il est d'autant plus remarquable, qu'au cours de son histoire, la France a donné à l'Eglise un plus grand nombre de saints parmi lesquels il n'y aurait eu, semble-t-il, que l'embarras du choix : les uns, « nationaux » au premier chef, tels que S. Remi et S. Louis, sainte Geneviève et sainte Clotilde ; — d'autres, honneur de la Charité française, comme S. Vincent de Paul ; — d'autres encore, à la réputation mondiale, telles sainte Marguerite-Marie, inséparable de la dévotion au Sacré-Cœur et sainte Bernadette qui a porté le nom de Lourdes jusqu'aux extrémités de la terre.

Et cependant, ce ne sont pas ces saints et ces saintes, si représentatifs pourtant de la piété ou du génie français, qui ont été choisis, mais la dernière en date, la plus inconnue de son vivant, la plus enfant, c'est-à-dire la plus petite à ses yeux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Pourquoi ? Ah ! sans doute à cause de la popularité dont elle jouit et au sujet de laquelle S. S. Pie XII pouvait écrire : « Tout le monde sait de quel amour, de quelle réputation, de quel culte toutes les catégories de français, même des rangs les plus humbles, entourent la Vierge sainte de Lisieux. Vraiment de ce fait, Nous-même avant notre élévation au Souverain Pontificat, remplissant en la cité de Lisieux les fonctions de Légat en l'année 1937, Nous avons recueilli d'éclatants et mémorables témoignages. Aussi les vœux que nous présente avec instance le Vénérable Cardinal Postulateur..., Nous estimons que Nous devons de grand cœur maintenant les accueillir. »

Et c'est bien de cela en effet qu'il s'agit. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est par excellence la sainte de la confiance comme elle est la sainte de l'amour. Mais elle n'a pas seulement porté au plus haut degré sa confiance et son amour ; c'est au plus haut point aussi, nous l'avons dit, qu'elle inspire aux autres l'amour et la confiance envers elle.

A qui donc mieux qu'à elle, parmi les saints et les saintes du Ciel, la France pourrait-elle recourir, pour sortir de l'abîme de maux où elle est descendue ? D'autant plus que le plus grand de tous ses malheurs, nous l'avons dit, consiste en ce que, dans son ensemble et officiellement, elle a renié Dieu, et s'est séparée du Christ, elle a abjuré sa foi. Et, triste gageure que l'on n'aurait jamais cru possible autrefois : la fille aînée de l'Eglise, le royaume de Marie est devenue en partie une terre d'infidélité et d'irréligion. Et l'on a pu poser cette question atroce : *La France pays de Mission ?* à laquelle, il a fallu, preuves en mains, répondre en partie par l'affirmative.

Il était dès lors normal que la France déchristianisée fût confiée à la céleste Patronne de toutes les Missions. Sans doute ne faudrait-il pas jouer sur les mots et presser par trop cette expression de « *la France pays de Mission* » pour la faire rentrer *ipso facto* dans le domaine de la sainte Patronne des Missions. Il est permis néanmoins d'y voir une indication capable de nous orienter dans la recherche du but principal à assigner à la mission spéciale de sainte Thérèse, Patronne de la France.

De ce but, la libération du territoire n'était qu'une partie. Une fois celle-ci accomplie, la France devait demeurer aux prises avec les plus angoissantes difficultés, au milieu des ruines matérielles et morales qui l'écrasent de toutes parts. Le travail de restauration qui s'impose à elle, dans tous les domaines, dépasse manifestement ses forces, comme il dépasserait celles de n'importe quel peuple livré à lui-même. Il lui faut une aide surhumaine. Or, c'est ce secours que sa nouvelle et glorieuse Patronne est chargée de lui procurer du haut du ciel, en puisant pour elle dans les inépuisables trésors du bon Dieu, les grâces dont elle a besoin pour panser ses blessures, refaire ses forces et reprendre sa marche glorieuse dans le monde comme Fille aînée de l'Eglise.

Il faut pour cela qu'elle redevienne chrétienne. C'est la condition nécessaire de sa prospérité et de son existence même.

Or, tel est bien le but désiré et voulu dans l'établissement de ce Patronage céleste de sainte Thérèse sur la France. Il ne s'agit de rien moins que de rechristianiser notre patrie. Si quelqu'un en doutait, qu'il relise soigneusement le passage suivant de la Lettre Pontificale :

« Le vénérable Cardinal (Archevêque de Paris), écrivait le Pape, a ajouté lui-même (dans sa lettre postulatoire) que déjà notre prédécesseur de récente mémoire, Pie XI, a constitué avec raison la même sainte Thérèse Patronne des missions, et puisque, maintenant, même en France, à cause des ruines tant spirituelles que temporelles que la guerre terrible et barbare d'aujourd'hui y a semées en si grand nombre, un champ très vaste s'offre à cultiver à l'activité missionnaire, pour que le peuple revienne à la foi et à la religion de ses ancêtres, il n'y a pas à en douter, un grand bien et un grand profit pour la nation ne manquera pas de résulter de ce patronage sacré que l'on sollicite avec tant d'instance. »

Voilà donc nettement défini par le Pape lui-même le rôle providentiel *principal* de la nouvelle Patronne de la France : elle est chargée d'y faire refleurir la ici en la rendant à ceux qui l'ont perdue, en l'obtenant à ceux qui ne l'ont jamais eue, en la ravivant chez les autres. Sa mission spéciale est d'y promouvoir la vie et les vertus chrétiennes, d'y refaire des mœurs chrétiennes et des foyers chrétiens.

* *

A ce point de vue, la mission de sainte Thérèse s'apparente de très près à celle de sainte Jeanne d'Arc.

C'est une chose à laquelle on ne réfléchit pas assez. En sainte Jeanne d'Arc, on ne voit le plus souvent que la guerrière dont le rôle consistait à chasser les Anglais de France pour rendre la France à son roi légitime. Mais la sainte Pucelle avait un but plus haut. Elle venait bien en effet de rendre la

France à son roi, mais c'était afin de la garder à Dieu.

C'est ce qui ressort expressément de nombre de ses paroles et de toute sa conduite. Voici, entre autres, un fait bien significatif à cet égard. Ses biographes ont raconté comment un jour le futur Charles VII, ravi de ses étonnantes victoires et ne sachant comment lui en témoigner sa reconnaissance, lui dit de lui demander tout ce qu'elle voudrait et qu'il était prêt à le lui accorder. Sur quoi Jeanne demande à l'imprudent Dauphin de lui donner tout son royaume. Emoi du prince, qui regrette de s'être tant avancé. Jeanne insiste. Charles consent. On appelle des notaires royaux et, séance tenante, l'acte de cession est passé en bonne et due forme.

— Voilà, dit alors Jeanne en montrant le Dauphin, le plus pauvre seigneur de ce royaume.

Puis elle fait, sur-le-champ, rédiger un autre acte par lequel, disposant librement du royaume de France, elle le donnait à Dieu. Après quoi, de la part de Dieu elle le rendit au Dauphin en disant : « *Ainsi vous serez le lieutenant du roi du ciel qui est le vrai roi de France.* »

Or, chez Jeanne, ce n'était pas un simple amusement mais un acte réfléchi, à la signification profonde, qui, à ses yeux, révélait le vrai but de sa mission.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'en a pas d'autre. Ce qu'elle veut, ce qu'elle doit faire, elle l'a exprimé dans ces mots significatifs :

J'aime la France ma patrie
Je veux lui conserver sa foi !...

ainsi que dans ces autres paroles extraites d'une prière que lui avait inspirée la vue d'une image représentant Jeanne d'Arc : « *Mon glaive, c'est l'amour ! avec lui je chasserai l'étranger du royaume ; je ferai proclamer Jésus roi dans les cœurs.* »

Comment la nouvelle Patronne de la France accomplira sa grande et difficile mission, il est facile de le comprendre.

Ce sera d'abord par sa prière si puissante sur le cœur du bon Dieu. Cette prière, avec quel cœur ardent elle la lui offrira tous les jours, c'est ce qu'il est facile de se représenter, si l'on se rappelle sa tendre et compatissante bonté, son zèle pour le salut des âmes, son amour de la France et aussi son esprit d'obéissance à la Sainte Eglise. Si autrefois, de son vivant, elle tenait à faire siennes toutes les intentions même inconnues du Vicaire de Jésus-Christ, avec quel empressement ne se plie-t-elle pas maintenant à sa volonté si clairement exprimée ?

L'on ne peut davantage douter de l'efficacité de sa prière, pour peu qu'on se rappelle son extraordinaire pouvoir sur le cœur de Celui dont elle osait dire : « Il fera toutes mes volontés dans le ciel, parce que j'ai toujours fait la sienne sur la terre. »

D'autant plus qu'elle ne sera pas seule à prier pour la France. Devant le trône de Dieu, intercédant pour elle, Thérèse et Jeanne seront inséparables. Leurs voix se mêlent et se confondent : la voix de leurs supplications et celle de leurs souffrances passées, de leurs sacrifices et de leur martyre d'amour.

Ce n'est pas tout, et voici qui doit nous inspirer plus de confiance. A leur voix s'unit pour la rendre plus irrésistible, celle de la Reine du ciel. Car c'est elle, la douce et toute-puissante Vierge Marie qui, dans le glorieux mystère de son Assomption, est et restera toujours la première et principale Patronne de la France, sainte Thérèse et sainte Jeanne d'Arc ne l'étant qu'après elle, sous son égide et sous sa dépendance.

* *

Ce serait cependant une grande erreur de croire que du moment que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus vient d'être nommée Patronne de la France, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes et qu'il suffira de sa prière dans le ciel pour guérir tous nos maux de la terre. « Dieu qui nous a créés sans nous, disait S. Augustin, ne veut pas nous sauver sans nous. » Et le vieil adage est toujours vrai « Aide-toi et le ciel t'aidera. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de son côté, ne disait-elle pas : « Le bon Dieu est si bon qu'il ne veut rien faire de grand sans nous y associer. Souvent il attend la prière d'une toute petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle dans le sang divin. » C'est pourquoi sainte Thérèse attend notre collaboration. Elle ne nous sauvera que si nous l'aidons à nous sauver.

Et cela remet en mémoire la réponse de sainte Jeanne d'Arc à je ne sais quel mauvais plaisant qui voulant l'éprouver, lui disait : « Ecoute Jeanne, si c'est Dieu qui t'envoie, tu n'as pas besoin de soldats. Tu n'auras qu'à te montrer et les Anglais s'enfuiront en déroute. » A quoi, avec son grand bon sens jamais en défaut, elle répliquait : « Si, il en faut ! car les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Assurément, il ne saurait s'agir aujourd'hui de donner à sainte Thérèse des soldats munis d'armes modernes pour mener la bataille. Ce qu'il lui faut, c'est une *armée de suppliants* comme il fallut jadis à Jeanne d'Arc une *armée de combattants.*

Il faut donc que s'organise sous sa conduite une ardente croisade de prières et de sacrifices. C'est nécessaire. Jadis sœur Thérèse disait à ses novices : « Lorsque je serai au ciel, il faudra souvent remplir mes mains de sacrifices et de prières pour me donner la joie de les répandre en pluie de grâces sur les âmes. » Aux Français d'aujourd'hui, elle adresse la même demande. Que tous ceux donc qui ont au cœur le double amour de Dieu et de leur Patrie entendent son pressant appel ! Qu'ils prient ! Surtout qu'ils disent des chapelets ! Qu'ils égrènent des *Ave,* beaucoup de fervents *Ave !*

Qu'à la prière ils joignent l'offrande de nombreux petits sacrifices. Tous sont bons. Les meilleurs cependant sont ceux où il entre le plus de volonté divine, tels ceux qui se glanent dans l'accomplissement du devoir quotidien, ceux surtout que l'on fait avec plus d'amour. A quoi il est bon d'ajouter l'offrande généreuse de ses petites ou grandes souffrances de chaque jour.

Pour la reconstruction spirituelle et religieuse de la France il faut qu'un vaste mouvement d'offrandes spirituelles apporte, de jour en jour, dans les mains de sainte Thérèse, un afflux croissant de grâces à répandre sur la terre de France.

Cependant pour assurer la victoire dans ce pacifique combat, il faut une autre chose encore. Il lui faut dans son armée de suppliants un bataillon d'élite, qui soit comme sa troupe de choc. Ce bataillon, depuis longtemps déjà elle le prépare dans le secret des cœurs. C'est la troupe des « *petites âmes* », de celles qu'elle a conquises à son esprit en les faisant entrer dans sa « petite voie » d'Enfance spirituelle

et qu'elle y guide elle-même, par la vallée de l'humilité, vers les plus hautes cimes du divin amour.

C'est un bataillon *d'enfants selon la foi*. Et celui-là y est le meilleur soldat qui sait se faire le plus petit et le plus filial avec Dieu. Là, les grades se distribuent à proportion de l'humilité, de la confiance en Dieu et de l'abandon entre ses mains paternelles. Mais celui-là surtout y tient le premier rang, dans le cœur duquel brûle un plus ardent amour pour Dieu et pour ses frères. Telles sont ces petites *Victimes de l'Amour miséricordieux* dont nous avons parlé, et dont il faudrait une légion rien que sur la terre de France.

Toutes ces « petites âmes », vivant très simplement, mais à plein, l'Evangile, seront le bon levain qui fera lever la pâte. Car, non seulement elles édifieront par leurs bons exemples mais elles transformeront peu à peu par leur douce et sainte contagion l'âme de la France.

* *

A l'heure où nous traçons ces lignes, la glorieuse châsse qui renferme les restes sacrés de notre grande sainte nationale, poursuit à travers la France sa splendide procession, dans des conditions de vénération, d'amour et de pieux enthousiasme qui dépassent de beaucoup les prévisions les plus favorables. On dirait un *referendum populaire*, une sorte de *plébiscite national*, qui, après le Pape, acclame et proclame à son tour, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne de la France. Une fois de plus, la voix du peuple répond à la voix de Dieu et avec tant de force qu'on n'en peut douter : OUI, CERTAINEMENT, DIEU VEUT SAUVER LA FRANCE.

PANEGYRIQUE DE LA BIENHEUREUSE ALIX LE CLERC [1]

UNE GRANDE ÉDUCATRICE DE LA JEUNESSE

Nous avons eu plusieurs fois, très chères filles, au cours de ces dernières années, de ces derniers mois, la joie de glorifier des éducatrices de la jeunesse féminine, décrétant, selon les cas, les honneurs de la canonisation, permettant le culte des bienheureuses, sanctionnant le témoignage des vertus héroïques. La mission qui leur fut commune à toutes, est, actuellement, d'une évidente opportunité. Chacune, pourtant, présente, dans l'identité de la fin générale que toutes ont poursuivie, ces nuances qui l'adaptent à toutes les circonstances, à tous les milieux, à toutes les époques, à tous les besoins, et dont la variété presque infinie fait la beauté du manteau de l'Eglise.

Sur ce manteau qui couvre et qui abrite les membres nus, grelottants, blessés, de la pauvre humanité, elles scintillent comme autant de pierres précieuses et de perles fines, dont chacune jette son éclat particulier, différent de celui des autres. Ce qui leur est commun, c'est la grandeur. Dieu, qui de toute éternité les a choisies, les a faites grandes : grandes par l'intelligence pour être les confidentes de ses grandes pensées et de ses grands desseins ; — grandes par le courage pour porter les grandes épreuves, par lesquelles il anéantit toute leur gangue terrestre et, dans cet anéantissement créateur et fécond, fait resplendir son action souveraine, « *ut inhabitet in eis virtus Christi* » (cf. II Cor., XII, 9) ; grandes enfin par la volonté pour accomplir ses grandes œuvres.

Nous constatons à un degré éminent cette triple grandeur en Alix Le Clerc ; mais tandis que, assez souvent, l'appel, l'épreuve, l'action se succèdent comme autant d'étapes vers la réalisation de l'œuvre confiée par Dieu, chez elle la montée s'est effectuée continue, tout le long de sa vie : la vocation à sa mission particulière s'est progressivement dévoilée dans une lumière sans cesse croissante, l'épreuve a duré jusqu'au bout, toujours plus crucifiante, la purifiant, la trempant, la sanctifiant au milieu des travaux de l'apostolat et du recueillement de la contemplation ; l'œuvre s'est accomplie suivant un dessein chaque jour plus précis et plus ample.

I. — *Expérience du monde et vocation*

La grande pensée que Dieu dévoilait graduellement aux yeux de votre bienheureuse Mère, c'était celle de la société de son temps, tout entière à restaurer dans le Christ par le ministère d'âmes radicalement détachées du monde, unies intimement à la vie du Christ dans la contemplation, unies intensément à l'action du Christ dans l'œuvre de l'éducation de la femme.

Cette pensée, il la lui dévoile par l'illumination de son intelligence haute et large, par des communications surnaturelles, surtout par l'expérience qu'il lui donne et qu'il lui fait acquérir du siècle où elle vit, de ses misères, de ses besoins, de ses ressources à tous les degrés et dans toutes les sphères de la vie privée et sociale.

Le tableau qui se présente à son regard est bien complexe, bien confus. Ce qu'elle en voit tout d'abord, c'est le monde, le monde mondain auquel elle appartient par sa naissance, auquel elle est mêlée, monde tout profane avec ses petitesses, ses passions, sa frivolité affairée, monde honnête, selon les maximes du siècle, mais d'une honnêteté toute terrestre et, pour ainsi dire, négative. Les horizons n'étaient pas vastes ; les préoccupations mesquines ne permettaient pas à la vue de s'étendre aux grands intérêts de l'Eglise et des âmes, de s'abaisser sur les misères physiques et morales de la vie sociale. On n'y faisait peut-être pas grand mal, on n'y faisait pas non plus grand bien : on s'amusait. Voilà le monde qui s'offrait aux yeux d'Alix, l'ambiance où elle vivait. Elle le déplorera plus tard ; elle croira peut-être y avoir perdu son temps : il sera bon pour elle et pour sa mission future qu'elle l'ait connu, et connu par expérience, qu'elle en ait senti les attraits, assez pour comprendre que d'autres n'y soient pas insensibles, pour les aider, sinon à en sortir, du moins à s'en détacher. Alors elle pourra, comme échappée au gouffre et portée à la rive, contempler toute haletante l'onde tourbillonnante qui avait failli l'engloutir.

Désireuse de se donner à Dieu, elle fait connaissance avec la vie religieuse d'alors. Quelle vie religieuse ! Là où n'était pas encore parvenue la réforme providentielle ordonnée par le concile de Trente, c'est à peu près la vie du monde, mais avec un peu plus d'étroitesse. Elle y voit, grâce à Dieu, de bonnes et dignes âmes, quelques-unes très grandes, mais elle voit aussi combien il est difficile à celles-ci de poursuivre leur bel idéal dans une atmosphère si lourde ; elle-même en souffre, elle en gémit ; elle fait en

[1] Discours prononcé par S. S. Pie XII à l'audience qui suivit la Béatification. Texte tiré de l'*Osservatore Romano*, du 7 mai 1947.

Les sous-titres ont été ajoutés par nous [N. D. L. R.]

sorte de s'en évader : elle y parvient à grand'peine ; mais il lui sera bon, plus tard, de s'en être sentie oppressée.

Elle pâtit, d'abord sans s'en apercevoir, de la disette de prêtres vertueux et doctes, aptes à conduire les âmes, mais plus tard cela lui fera comprendre le besoin pour elles d'une solide direction spirituelle. Elle en trouve un, un saint, qui la guidera ; il lui fait connaître la misère de la jeunesse, il la lui confie et elle voit de près le peuple des villages avec son ignorance, sa grossièreté et ses vices aussi. Délicate comme elle est, il faut bien qu'elle le connaisse à fond pour prendre en pitié la détresse morale et spirituelle de ces filles qui, pourtant, devront être à leur tour des mères de famille et préparer la future génération.

Aristocratie et peuple, cloîtres et salons, elle voit tout cela en proie à l'agitation dans le trouble des guerres, des luttes de la politique et de la religion : rivalités, discordes et le reste. Devant son esprit, se pose ainsi, dans son ampleur et son inextricable complexité, l'immense et universelle crise tout à la fois sociale, morale et religieuse. Une grande pitié envahit son âme ; la pitié ne suffit pas, il y faut l'amour, un grand amour et l'amour, lui, suffit, car il ne serait pas vraiment l'amour, s'il n'incluait une irrésistible envie de voir le monde entier comme le voit Jésus du haut de sa croix, une indomptable volonté de faire, crucifiée avec Jésus, pour la rédemption de ce monde, pour sa restauration dans le Christ, tout ce qu'elle peut en vue de réconcilier les hommes, les classes, les peuples entre eux et avec Dieu même. Hélas ! que peut-elle ? quelle est sa place ? quel est son rôle ? que faire et par où commencer ? C'est un chaos. Petit à petit, la lumière monte, elle voit nettement le présent, elle voit très haut et très loin l'idéal auquel elle doit viser, elle en voit la réalisation partielle dans l'avenir qui marche pas à pas. Telle est la grande pensée d'Alix. Sa résolution est prise ; elle se mettra à l'œuvre et l'œuvre est vaste, humainement impossible. Entre sa petitesse et la tâche qui s'offre à elle, il y a un abîme. Dieu se charge de la mettre à la hauteur de la tâche et de combler l'abîme ; il le fait à sa manière à lui : en l'anéantissant.

II. — *Les épreuves*

La première phase de l'épreuve est celle de la conversion ; les autres ensuite seront incomparablement plus dures et, néanmoins, sur le moment, celle-ci fut rude à la nature : il s'agissait d'arracher au siècle et à l'esprit du siècle une jeune fille qui, dans les limites de l'honnêteté chrétienne, y était fort attachée et que le démon cherchait à y retenir. Aussi lui faut-il, une fois la voix de Dieu entendue, une fois senti son appel impérieux, lutter contre ses goûts, son orgueil, son amour du plaisir, contre toute sa nature, lutter contre le monde qui l'apprécie, l'estime et l'aime, lutter contre les séductions, les menaces, les tentations du démon, tour à tour furieuses et subtiles. Dieu la presse, la travaille par la maladie et la souffrance. Elle se rend ; elle veut être à lui, totalement, sans réserve. Les siens, d'abord opposés, finissent bien par se rendre, eux aussi, ; ils acceptent qu'elle se donne à Dieu, pourvu que ce soit de la manière et sous la forme qui leur convient ; et voici la seconde phase de l'épreuve, la lutte pour sa vocation.

Contrainte à des essais de vie religieuse selon les préjugés du monde, elle voit, clair comme le jour, qu'on la jette hors de sa voie. Dans sa détresse, elle cherche le secours d'un guide qui lui soit donné par Dieu et, quand Dieu le lui donne, ce guide, qui aura si grande part dans sa vie et dans son œuvre, semble la négliger d'abord et puis, pour un temps, faire cause commune avec les adversaires de sa véritable vocation. Tout est providentiel : c'est dans l'effondrement de tout le reste, dans l'échec de tous les tâtonnements, que les desseins de Dieu, objet de cette véritable vocation, commencent à se réaliser : préparation d'une nouvelle famille religieuse, consacrée à l'œuvre de l'éducation dans le cloître.

Dans cette réalisation même, dans ces débuts d'exécution des plans divins, et à mesure du progrès, la pauvre nature d'Alix est broyée, tous ses goûts et ses préférences sacrifiés, son amour-propre piétiné, plus encore, son âme est abreuvée d'amertume parmi les persécutions, les abandons, les contradictions : comme pour lui retirer tout appui créé, les divergences de vue entre elle et plusieurs de ceux qui édifient avec elle l'œuvre entreprise, viennent entraver sa marche et, pour comble, dans la crise qui paraît fatale, l'épreuve se fait plus désolante que jamais : souffrances du corps, souffrances du cœur, souffrances de l'esprit, tortures même de la conscience. On croit entendre la plainte du Rédempteur crucifié : « Le flot montant me submerge et va m'engloutir... mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné » ? (Ps. LXVIII, 2 et XXI, 2). Pourtant, c'est au sein de cette épreuve que, par elle, Dieu accomplit la grande œuvre pour laquelle il l'a choisie, appelée, préparée.

III. — *Grandeur et progrès de l'œuvre*

A nous, qui en voyons l'histoire ramassée en perspective, l'unité et la continuité de cette œuvre nous apparaissent aujourd'hui en même temps que son ampleur et sa puissance. Sur l'océan, les vagues se soulèvent, se heurtent, se brisent, se jouent, se confondent tour à tour en retombant, donnant l'impression d'agitation, de désordre, d'incohérence. Du haut de la falaise, l'observateur voit s'avancer, majestueuse, la marée ; elle progresse sur la grève qu'elle baigne, qu'elle recouvre bientôt tout entière ; elle continue sa marche, elle gagne, elle atteint la roche et, sans lui livrer les assauts furieux et inutiles des jours de tempête, elle l'escalade, irrésistible, elle va, semble-t-il, tout submerger. Ainsi montent les œuvres de Dieu. En dépit des vicissitudes, parfois des faillites apparentes, en dépit même des apparentes concurrences ou contradictions, elles sont toutes ensemble la grande marée qui vient submerger en effet le monde dans l'océan d'amour, pour le sauver. Mais, tandis que la marée a son reflux, que, à l'heure, à la minute marquée, obéissante, elle se retire pour revenir et s'en aller de nouveau le lendemain, l'œuvre de Dieu continue sa montée. L'histoire d'Alix Le Clerc nous donne une impression de ce genre et c'est dans le recul de trois siècles et demi que nous en percevons l'admirable unité.

Dans la clarté lumineuse du phare qui la guide, dans l'ardeur brûlante du creuset qui l'épure, l'affine et la consume, votre bienheureuse Mère fait avancer pas à pas, parallèlement, ou plutôt conjointement l'œuvre de votre vie religieuse contemplative et de votre vie apostolique intense.

Les débuts en furent bien humbles, en cette nuit de Noël 1597, où cinq jeunes filles se consacraient à